



éduscol

Quelques considérations pour aborder la médiatisation d'un événement collectif violent avec les élèves

Texte rédigé par la délégation ministérielle en charge de la prévention et de la lutte contre les violences en milieu scolaire :

Contributeurs : Hélène Bazex, Docteure en psychopathologie, délégation ministérielle, Claire Beaumont, Psychologue, PhD, titulaire de la chaire sur la sécurité et la violence en milieu scolaire, Université Laval à Québec, Marie Quartier, clinicienne, responsable du réseau Orfee, Egide Royer, PhD, professeur de psychoéducation, université Laval à Québec, Pr. Eric Debarbieux, délégué ministériel. Université Paris-Est Créteil

L'ensemble des références de la littérature consultée (« science direct » et articles de presse) s'accordent sur différentes recommandations concernant le soutien que les adultes et notamment les parents et le corps enseignant peuvent apporter aux enfants et aux adolescents suite à la médiatisation d'un événement collectif violent.

Pour un enfant ou un adolescent, la confrontation, même indirecte via les différents médias à un événement comme celui de l'attaque terroriste contre le journal Charlie Hebdo, peut revêtir un caractère traumatique. (Le caractère traumatique d'un événement se définit de la façon suivante : le fait de vivre ou d'être témoin d'un événement qui confronte la personne au réel de la mort ou lors duquel l'intégrité psychique ou psychique est menacée). Cette exposition peut être simplement médiatique, elle n'en est pas moins importante :

Pour Earles, Alexander, Johnson, Liverpool et McGhee (2002) et le Committee on Public Education (2001) l'effet des médias sur la santé publique est incontestable et ils soulignent que dorénavant les intervenants en santé doivent prendre en considération l'exposition aux médias dans l'évaluation de leurs patients (van Molen et Bushman, 2008). Par exemple, Coppex (Fortin, 2002) a identifié chez les jeunes exposés aux images dramatiques des téléjournaux, ce qu'elle nomme une *blessure de l'information*. Les enfants possédant un faible niveau de littératie sont les plus vulnérables. Les couvertures médiatiques qui alimentent des sentiments de peur et d'insécurité sont celles qui laissent dans l'ombre une part importante d'informations qui autrement auraient permis de contextualiser ce qui est rapporté. C'est précisément ce qui n'est pas connu du réel qui sera anticipé et imaginé et qui fera le nid de la peur chez les plus vulnérables et les moins bien préparés. Cette incertitude sera d'autant plus grande que la proximité qui en sera perçue. Rosset (1982, in Dubied, 2008;12) identifie, l'imagination, l'incertitude et la proximité comme les trois ingrédients essentiels de la peur.

Contrairement à certaines idées reçues, l'enfant n'est pas plus résilient face à des événements potentiellement traumatiques que les adultes : en effet, comme le souligne, Louis Croq, les enfants sont vulnérables au trauma au même titre que les adultes. On peut même dire que dans bien des cas, l'enfant subit deux traumatismes : le sien propre, plus, en miroir, celui de ses parents dont il constate l'épouvante et l'impuissance, notamment l'impuissance à le protéger. En outre, contrairement aux idées reçues rassurantes sur la résilience de l'enfant, que son immaturité empêcherait de concevoir objectivement la mort, et que sa personnalité en devenir armerait de conduites adaptatives novatrices, on doit malheureusement objecter que l'imaginaire de la mort chez l'enfant est différent mais peut-être pire que l'imaginaire de la mort chez l'adulte, et que c'est justement parce que sa personnalité est en devenir qu'elle n'en est que plus fragile, vulnérable aux chocs émotionnels et facilement engagée dans des frayages de conduite morbides.

On va retrouver chez l'enfant traumatisé les mêmes symptômes que chez l'adulte (reviviscences, altération de la personnalité, symptômes non spécifiques), mais avec des différences et des variantes. La réaction immédiate post traumatique chez l'enfant peut revêtir un caractère adapté ou au contraire, pathologique appelée « de stress dépassé ».

La littérature¹ encourage l'idée selon laquelle l'enfant et l'adolescent développeront des stratégies positives face au stress engendré par la médiatisation d'une telle attaque terroriste, s'ils sont accompagnés de façon adaptée par les adultes (parents et enseignants) : Chez des enfants accompagnés d'adultes lors d'accidents, de catastrophes ou d'événements violents collectifs, l'on observe le plus souvent des réactions adaptées : obéir aux consignes, se sentir protégés par l'adulte, poser des questions sur ce qui arrive, aider leurs camarades. Mais parfois, l'enfant qui se sent vulnérable et impuissant face à la situation, ou qui assiste à la peur et à l'impuissance de ses parents, va être profondément bouleversé et décontenancé. L'on va observer des réactions de « stress dépassé » : l'inhibition avec sidération, stupeur, immobilité et mutisme, une réaction d'agitation combinant turbulence motrice, logorrhée intarissable, ou même comportement agressif, une réaction de fuite éperdue, avec une angoisse panique qui ne sera même pas réduite lorsque l'enfant sera parvenu à l'abri.

Le dialogue engagé par les adultes (parents et enseignants) avec les enfants et les adolescents au sujet de cette récente attaque terroriste qui a occupé les médias pendant plusieurs heures, devient donc légitime et utile dans la mesure où il permettrait de soutenir les enfants et les adolescents dans la gestion de leurs propres émotions suite à cet événement collectif violent.

Selon différentes références, il apparaît en effet important de ne pas éviter le sujet, car les enfants et les adolescents ont déjà entendu parler de l'événement par leur parent, par les médias et par les réseaux sociaux. Etant donné que des « bribes » d'information incomplètes restent angoissantes, il est proposé aux adultes et aux enseignants de suivre les préconisations suivantes : *"Demandez aux enfants ce qu'ils ressentent face à cette situation dont ils ont entendu parler ou qu'ils ont vue dans les médias. Invitez-le à partager avec vous ses émotions."* Il ne faut surtout pas faire du terrorisme un tabou ni à la maison, ni à l'école. *"L'enfant est pourvu d'une capacité de penser. Mais c'est une personne qui a son propre niveau de maturité, en fonction de son âge et de son vécu. Il ne faut donc pas le brusquer, mais engager la discussion avec prudence, adapter son discours, sans le polluer avec des problèmes d'adultes"*.

Si l'on souhaite évoquer avec un enfant ou un adolescent un événement violent, on préférera d'abord être à l'écoute de ce qu'il sait et de ce qu'il a compris de l'événement. L'écoute permet d'éviter de faire intrusion dans le psychisme de l'enfant ou de l'adolescent avec des éléments inadaptés, qu'il ne sera pas en mesure d'élaborer ou de symboliser.

L'idée d'aborder un acte de terrorisme avec un groupe d'enfants ou un d'adolescents paraît revêtir une certaine pertinence mais implique de prendre certaines précautions. Dans de telles circonstances, il est fréquent que soit décidée la mise en place de groupe d'enfants ou d'adolescents sans que soient toujours pensés les objectifs attendus et le cadre de telles interventions. De nombreuses expériences auprès d'enfants et d'adolescents exposés à des événements traumatiques majeurs, nous permet d'envisager le groupe comme espace de restauration psychique, mais sous certaines conditions. Les groupes soutiennent la dimension de la création d'un espace psychique, la pertinence du travail groupal en contexte traumatique est acceptée, mais comporte également ses limites².

Nous retiendrons des limites et des précautions à considérer si l'on souhaite évoquer avec un groupe d'élèves les actes récents de terrorisme :

- de ne pas rentrer dans les détails complexes. *"Cela ne sert à rien d'essayer de tout lui expliquer. Il faut rester clair, tout en se méfiant des raccourcis simplistes."*

- d'éviter cependant d'édulcorer la vérité. *"Il ne faut pas faire vivre les enfants dans un monde truqué"*, explique Pierre Mannoni. *"Si vous leur racontez des mensonges, ils n'auront plus confiance en vous et*

¹ L. Crocq. Traumatismes psychiques. Prise en charge psychologique des victimes (2^{ème} édition) 2014 Elsevier Masson.

² H. Romano, H. Marichez, T. Baubel. Prise en charge groupale d'enfants et d'adolescents exposés à un événement traumatique. Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. Volume 60, Issue 5, July 2012, Pages 383-389 Limoges 2011 - La vie est-elle un traumatisme ?

iront chercher les informations auprès de sources pas forcément fiables. Ne fuyez aucune question »³.

- Confronté aux questionnements des élèves, l'enseignant pourrait avoir parfois tendance à éviter « la contagion émotionnelle » et proposera un contenu informatif au dépend de l'expression et de l'écoute de l'émotion associée. Or, la possibilité d'exprimer ses émotions permet de soulager la tension interne et d'éprouver un soulagement.

Il s'agira ensuite de renforcer positivement les connaissances des enfants et des adolescents sans rajouter trop de détails inutiles. L'importance est qu'ils aient compris le sens général de l'événement et qu'ils le formulent eux-mêmes.

Il serait intéressant d'utiliser les connaissances de l'enfant et de l'adolescent sur l'événement, pour approfondir des questions et des thématiques plus générales relatives au Droit, aux règles liées à la liberté, aux fonctions des personnels de la justice et de la sécurité, à l'éducation civique... (voir les 2 documents joints)

Subsidiairement, l'enseignant pourra également veiller au dépistage d'enfants confrontés aux images violentes visibles notamment sur les réseaux sociaux et les informer des risques liés à la visualisation de ces images. On sait que les images violentes accroissent la vulnérabilité des enfants à la violence des groupes dans la mesure où ceux qui les ont vues, éprouvent des sensations, des émotions et des états du corps difficiles à maîtriser et donc angoissants et qu'ils sont particulièrement tentés d'adopter les repères que leur propose leur groupe d'appartenance, voire le leader de ce groupe. On peut donc dire que la violence des images prépare à la violence des groupes et que la violence des groupes redouble la violence des images. Des propositions sont tirées de ce travail de recherche pour la mise en place d'une éducation aux médias et aux images.

Il s'agirait en quelque sorte de revenir à une des vocations de l'école, celle d'apprendre à symboliser les expériences du monde⁴.

Conseils aux parents dont les enfants sont choqués :

Expliquez les événements de manière simple et sobre, à partir de la représentation que se fait l'enfant de la situation. Si vos paroles rassurantes ne suffisent pas à calmer votre enfant, alors cessez d'essayer de le rassurer à tout prix et au contraire demandez-lui de vous décrire tout ce qui lui fait peur, en l'encourageant par des « je comprends que cela te fasse peur, c'est bien naturel ». Offrir à son enfant une présence rassurante, le fait de rester ensemble, physiquement proche, tout en permettant aux émotions de sortir sans être bridées est essentiel. Pleurer est important et soulageant. Exprimer ses peurs aussi. Les parents doivent comprendre que vouloir rassurer à tout prix leur enfant peut être ressenti comme une manière de nier ses émotions. Il est important que les parents utilisent un ton rassurant tout en permettant à l'enfant de décrire ce qui lui fait peur. Il faut faire les deux.

Conseils aux enseignants qui veulent aborder le sujet avec leur classe.

Permettez aux élèves d'exprimer leur avis, leur ressenti, leurs questions. L'exercice vise à faire évacuer le vécu des enfants sur une situation stressante ou traumatique à laquelle ils ont été exposés. L'enseignement aux principes de démocratie, liberté d'expression pourra être reprise plus tard, en situation émotionnelle plus neutre. Mais pour éviter que les discussions s'enveniment dangereusement, il est conseillé d'établir une règle qui est utilisée dans les ateliers philo : au moyen d'un « bâton de parole », on s'exprime les uns après les autres, sans jamais s'interrompre. N'importe quel objet peut être désigné comme bâton de parole. Celui qui le tient est le seul à pouvoir parler à ce moment-là. Les autres écoutent en silence. Et le bâton doit être passé à chaque élève qui le souhaite, à tour de rôle. Cela permet de créer un climat d'écoute et permet à celui qui parle de se sentir entendu et respecté et il n'y a rien de tel pour inciter celui qui parle à modérer ses propos. En outre, cela permet à chacun de se sentir entendu, respecté. Une fois que tous les élèves qui le souhaitent se sont exprimés, l'enseignant vérifie si certains élèves présentent des signes d'inconfort et les invite à prendre la parole pour s'exprimer à leur tour. L'enseignant synthétise l'ensemble des propos. Pour

3. http://www.lexpress.fr/styles/enfant/terrorisme-comment-eviter-que-les-enfants-aient-peur_1638629.html#eMP2D45thQx3AW2E.99

4. S. Tisseron, M. Wawrzyniak. La rencontre avec les images violentes chez les 11-13 ans, du stress à la grégarité. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. Volume 50, Issue 4, June 2002, Pages 292-299

sécuriser les enfants, il est suggéré que l'enseignant lance le débat sur ce que les autorités ont fait pour sécuriser la population. Ceci permettra de voir comment les jeunes se sentent à la fin de la discussion et de terminer sur une note de solidarité et de soutien dans de telles épreuves collectives. Le plus difficile pour l'enseignant est de se taire pendant les prises de parole des élèves et de simplement les inciter à exprimer pleinement leur pensée.

Extraits tirés de : *Beaumont et Beaulieu : (à paraître). Sécurisation des lieux scolaires et responsabilité des médias. Bulletin semestriel no. 9., Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Gouvernement du Québec*

(...) L'exposition répétée aux contenus médiatiques à caractère violent peut engendrer un sentiment de peur et déstabilise les enfants. Ainsi, un enfant qui aura déjà vécu des expériences traumatisantes, qui aura ou qui est déjà en contact avec une ou plusieurs sources de violence ou qui a perdu quelqu'un de proche par le passé est particulièrement vulnérable aux images de violence véhiculées par les médias. De plus, les enfants et les adolescents qui peinent à contrôler leurs émotions et qui ont des problèmes d'impulsivité seront plus facilement influencés par ce que les médias diffusent. Il importe donc de prévoir un accompagnement particulier adapté aux besoins émergents des élèves qui se retrouvent exposés à la médiatisation d'événements violents.

(...) Qu'ils côtoient les enfants à l'école, à la maison ou ailleurs, les adultes doivent être en mesure de reconnaître les symptômes qui traduisent une perturbation à la suite de l'exposition d'un événement traumatique. Ils doivent être capables de distinguer la réaction normale d'une réaction plus grave, qui nécessitera une intervention spécialisée (Joshi, Parr & Efron, 2008). Il importe également de savoir qu'il peut exister un décalage entre les symptômes observés et les événements traumatiques et que d'autres réactions concomitantes peuvent y être associées comme des manifestations somatiques de la peur, du stress, de l'anxiété, des symptômes dépressifs. Les difficultés d'adaptation à la vie quotidienne manifestées par des conduites délinquantes, l'agressivité, le repli sur soi, le désintérêt, l'incapacité à se concentrer, ou la consommation abusive d'alcool ou de drogue et à l'extrême des pensées suicidaires peuvent aussi survenir à la suite d'un choc post-traumatique. Lors de tempêtes médiatiques, les enseignants doivent maintenir autant que possible les routines sécurisantes et reporter à plus tard les activités stressantes, limiter l'expression inappropriée de leurs propres émotions, être attentifs aux rumeurs qui circulent parmi les élèves et qui nourrissent leur anxiété et leur peur et fournir des informations justes. Ils doivent aussi veiller à obtenir du soutien pour eux-mêmes auprès de services spécialisés s'ils en ressentent le besoin, car pour pouvoir sécuriser les enfants, les adultes doivent d'abord être en maîtrise de leurs émotions.

Pour ne pas que le trouble se chronicise, l'enfant ou l'adolescent sera mieux protégé si l'adulte qui le côtoie est disposé à l'écouter et à lui donner des réponses claires et des informations en utilisant un vocabulaire approprié à son niveau de développement (CREM, 2012). L'important est de préserver la confiance en évitant de lui mentir, de l'ignorer ou encore de le dénigrer.

L'adulte pourra répondre au besoin de sécurité d'un élève affecté par une couverture médiatique en gardant à l'esprit :

- *que l'exemple qu'il donne à travers ses conversations et comportements avec les autres adultes aura un impact sur les jeunes;*
- *qu'il devra se préparer à répéter plus d'une fois les informations et les explications, car elles peuvent être difficiles à comprendre ou à accepter pour certains élèves;*
- *qu'il importe de faire savoir à l'élève que ses questions, ses idées, ses réactions et ses sentiments sont importants et qu'on s'y intéresse;*
- *la nécessité d'aider l'enfant ou l'adolescent à valider ses perceptions;*
- *l'importance de dépersonnaliser la situation lorsque par exemple, l'enfant ou l'adolescent s'inquiète de sa situation ou de celle de ses amis ou de personnes qu'il côtoie;*
- *l'importance de rassurer tous les élèves en leur disant que beaucoup d'adultes sont là pour les protéger et les aider.*

Enfin, un état de détresse ou d'insécurité qui perdure nécessitera que l'enfant ou l'adolescent soit orienté vers des services professionnels spécialisés (ex. : psychologie, psychiatrie).

Les parents doivent aussi être avisés des effets potentiels de ces nouvelles sur leur enfant, afin d'être en mesure de les détecter. Par exemple, l'insomnie, l'énurésie, les pleurs, l'expression de peurs comme la peur de mourir, la peur de quitter ses parents, d'aller à l'école, et les idées obsessionnelles sont des signes à considérer sérieusement. Dans ces cas, le jeune doit être soutenu pour rétablir une routine sécurisante lui permettant de s'engager dans des activités et loisirs divertissants.

Pour donner accès à son enfant à ce type d'informations impliquant des événements de violence, on doit tenir compte de son âge, de sa maturité, des expériences de vie et de la vulnérabilité de ce dernier. Par ailleurs, les parents doivent être en mesure d'anticiper la réaction de leurs enfants s'ils sont exposés à de telles nouvelles et prévoir leurs interventions en conséquence. Par exemple, lorsque survient ce type de couverture médiatique, les parents sont encouragés à écouter ces nouvelles avec leurs enfants afin de discuter calmement avec eux de ce qu'ils ont vu et entendu, de leur interprétation des faits qui leur ont été présentés via la télévision, la radio ou les journaux. Cette discussion permettra aux parents de cerner l'impact des informations et des images sur les sentiments de leurs enfants et d'agir rapidement afin de les rassurer.

Finalement, une liste de ressources d'aide peut être mise à leur disposition par les intervenants scolaires.

L'information et la responsabilité des médias

(...) . Savoir que la couverture médiatique d'événements de violence a un effet d'entraînement chez les jeunes, impose aux médias d'agir de manière responsable. Ils doivent être conscients que leur façon de rapporter les faits et de les analyser influence la nature des échanges qui se poursuivront dans les foyers et aura un impact sur le climat social.

Les chaînes télévisuelles ou radiophoniques ont l'habitude d'interrompre la programmation en cours afin de diffuser la nouvelle ou encore la reprendre en boucle souvent dans son intégralité comme le font les chaînes de diffusion d'informations en continu.

En outre, dans tous les cas, il a été démontré que l'information médiatique est mieux saisie si les commentaires appropriés d'un adulte précèdent ou accompagnent l'exposition à la nouvelle, notamment les interventions éclairées des parents. Au contraire, si l'adulte n'émet aucun commentaire, cela risque d'être perçu comme un accord tacite et pourra renforcer l'attraction, la légitimité et la désirabilité de la violence chez les jeunes.